



Ruines de Sautour (voy. p. 346). — Dessin de Taylor, d'après une photographie.

## LA BELGIQUE,

PAR M. CAMILLE LEMONNIER<sup>1</sup>.

TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

### NAMUR.

Les premières apparitions du rocher. — L'Entre-Sambre-et-Meuse. — Acheminement à l'Ardenne proprement dite. — Les vallées de l'Entre-Sambre-et-Meuse. — Les familles de petites rivières. — L'Eau-Blanche et ses congénères. — L'histoire du sire de Chimay.

Dès les jolis paysages rocheux de la Sambre, l'Ardenne se fait sentir aux brusques redressements du sol, jusque-là à peine renflé de légers vallonnements. Landelies, Thuin, Lobbes, avec leurs buttes vertes ou crayeuses réfléchies dans les eaux, sont comme une échappée sur les perspectives d'une grâce tourmentée qui abondent aux vallées de la Lesse, de l'Hermeton et du Bocq; et cette impression va grandissant à mesure qu'on se rapproche de Chimay, de Mariembourg et de Couvin. Mais, bien que l'Entre-Sambre-et-Meuse, comme son nom l'indique, comprenne tout le territoire qui se déploie entre le fleuve et la rivière et dessine cette espèce de botte qui termine le Hainaut et longe la frontière occidentale de la province namuroise, il faut avoir dépassé les premières étapes de la transformation du pays plat en pays montagneux, comme toutes les zones de transition encore quelque peu indéfinies, et s'être rapproché de la région plus accentuée qui avoi-

sine le fleuve, pour comprendre et saisir l'originalité de cette âpre et nerveuse nature qui, même quand elle semble abdiquer ses sauvageries, ses austères tristesses de Titan foudroyé et ses élancements de cathédrale escaladant la nue, garde encore dans ses détentés une allure de colère et de désordre, ainsi qu'un fond d'irritation demeuré sous le sourire d'une vieille souffrance apaisée.

A partir de Chimay, cependant, dans cette vaste bruyère en partie seulement défrichée par les trappistes, déterminés violateurs de solitudes dont la herse et le soc frayent des sillons jusque dans le plus aride calcaire, on a une émotion qu'on n'avait point encore ressentie, comme à l'approche d'une crise de la terre d'où va s'engendrer la métamorphose définitive de la contrée. On la devinait bien déjà aux boursoufflements de l'aire, crevassée de grêles ravines et projetée en corniches raboteuses, mais à travers un état de demi-caractère qui n'est que le prélude des sévérités auxquelles les grandes dislocations cosmiques semblent vouer les lieux tragiques. Et tout à coup le déroulement sombre des Fagnes chimaisiennes, en leurs mornes étendues

1. Suite. — Voy. t. XLI, p. 305, 321, 337, 353, 369; t. XLIII, p. 129; t. XLIV, p. 129, 145, 161, 177; t. XLVI, p. 305, 321, 337; t. XLVII, p. 257, 273, 289, 305, 321, 337; t. XLVIII, p. 273, 289, 305 et 321.

coupées de marécages et de broussailles que juin sèche et qu'octobre enveloppe d'atmosphères fumeuses et basses, fait sur l'esprit l'impression d'une suite d'accords rudes et poignants par lesquels un compositeur prépare son auditoire aux secousses du drame.

Là commence vraiment l'initiation : une désolation pèse sur ce désert, où pourtant l'homme s'est bâti des villages et qui lentement recule devant l'effort fraternel du colon et du bœuf attelés l'un et l'autre au même joug. Quand plus loin, dans les dangereuses fondrières qui vont de Spa à Malmédy, on sentira monter en soi le froid et le deuil d'une Ardenne aride et croupissante, sans un chaume pour s'abriter des piqûres de taon dont le soleil crible le voyageur, sans un bouquet d'arbre pour y reposer sa prunelle incendiée aux flambes de l'air, sans eau courante où se désaltérer, l'agonie de cette fin de tout, douloureuse comme aux confins du globe la mort de la vie, ne fera qu'aiguillonner jusqu'au paroxysme la sensation perçue en cet apprentissage des âpretés de la contrée.

Mais ce brusque saisissement du début est d'abord tempéré par le charme des jolis paradis avivés d'eaux courantes et bruissants de feuillées, que les vallées namuroises ouvrent à travers leurs tortueux entonnoirs, comme un rappel déjà plus caractérisé des vallons de la Sambre et un avant-goût des combes accidentées qu'emplissent de leur bouillonnement la Semois, l'Ourthe, l'Amblève et la Lesse, ces grandes sœurs des humbles naïades qui s'appellent l'Eau-Noire, l'Eau-Blanche, l'Eau-d'Heure, le Brouve, le Viroin, l'Hermeton et l'Acoz.

En même temps le pays se peuple, les villages apparaissent, la montagne s'exhausse, le rocher se bossèle et se déchiquette, de pantelants profils saillent à chaque détour de la route qui va, monte, biaise, par mille circuits gagne les hauteurs. Et l'espace s'élargit, l'aire des plateaux s'amplifie, l'ivresse des altitudes entre aux poumons comme un vin capiteux et fort.

Tels s'offre l'Entre-Sambre-et-Meuse, comme un acheminement au cœur de l'Ardenne : ce n'est point encore la vastitude des plateaux condrusiens, ni la majesté des défilés de la Meuse, ni l'idylle enchantée des fonds de la Lesse et du Bocq; et pourtant ses bois, ses landes, ce qui lui reste de l'antique Marlagne, l'*Intrica Sylva* des Lommaciens, la mystérieuse et sombre forêt qui, à la Révolution, occupait encore vingt lieues carrées de son territoire, résumant dans une image adoucie les mélancolies hautaines et les jolies rieurs de cette grande terre ensorcelante qui, une fois qu'on l'a foulée, laisse au cœur d'impérissables souvenirs et le retient par toutes les chaînons qui des eaux, des monts, des ravins peuplés des nains et des fées de la légende, vont aux esprits sensibles, capables de s'émerveiller des inépuisables et divines féeries de la nature.

On pourrait dire de l'Entre-Sambre-et-Meuse qu'il présente à l'état de réduction le système des plateaux et des vallées du reste de l'Ardenne, non pas une miniature toutefois, — car l'idée d'une telle diminution ne

s'accorde pas avec l'entremêlement du sévère et du gracieux qui, dans une succession de sites très variés, inquiète et ravit presque sans intervalles les yeux, — mais, pour employer ce langage qui rapetisse forcément l'impression et cependant la rend sensible, une ébauche déjà enflammée du tableau tourmenté où s'achèvera la connaissance définitive de la région. Trois grandes vallées, celles de l'Hermeton, de la Mollignée et du Viroin, y creusent leur ravine profonde, comme les sillons d'un labour qu'au temps de la Genèse y auraient fait les monstrueux éléments courroucés; et d'autres vallées plus petites, les vallons de l'Heure et de l'Acoz, se rattachent, pareilles à des sortes de subdivisions, à ces trois grosses rides au bord desquelles, comme de la chair remontée sur une face tuméfiée par des cicatrices, a poussé la dure callosité du roc, cette chair morte de la terre.

Plus tard, aux zones élevées de la baraque Michel, tout isolée et perdue au point le plus haut de l'Ardenne dans un froid et un silence de Sibérie, nous verrons, en des bonds désordonnés, monter le sol à six cents mètres au-dessus du niveau de la mer : mais ici, comme un animal ramassé sur lui-même et qui ne prendra son élan qu'après une lente gradation d'efforts, la montagne ne dépasse pas dans ses mouvements les plus violents le tiers de cette altitude. Si modérés qu'ils soient toutefois par comparaison, les rochers de l'Entre-Sambre-et-Meuse suffisent déjà à marquer les déchirements de cette nature convulsée qui, dans ses houles figées et ses ressacs de pics et de crêtes, cabrés comme des vagues océaniques, semble éterniser l'écume d'une mer pétrifiée. Et, comme pour fortifier cette illusion par une illusion nouvelle, les plateaux qui, là-haut, par-dessus cet immobile cataclysme, déroulent, en pleine région des alouettes, leurs étendues égales et pacifiées, sont pareils à des grèves dominant la meute hurlante des eaux.

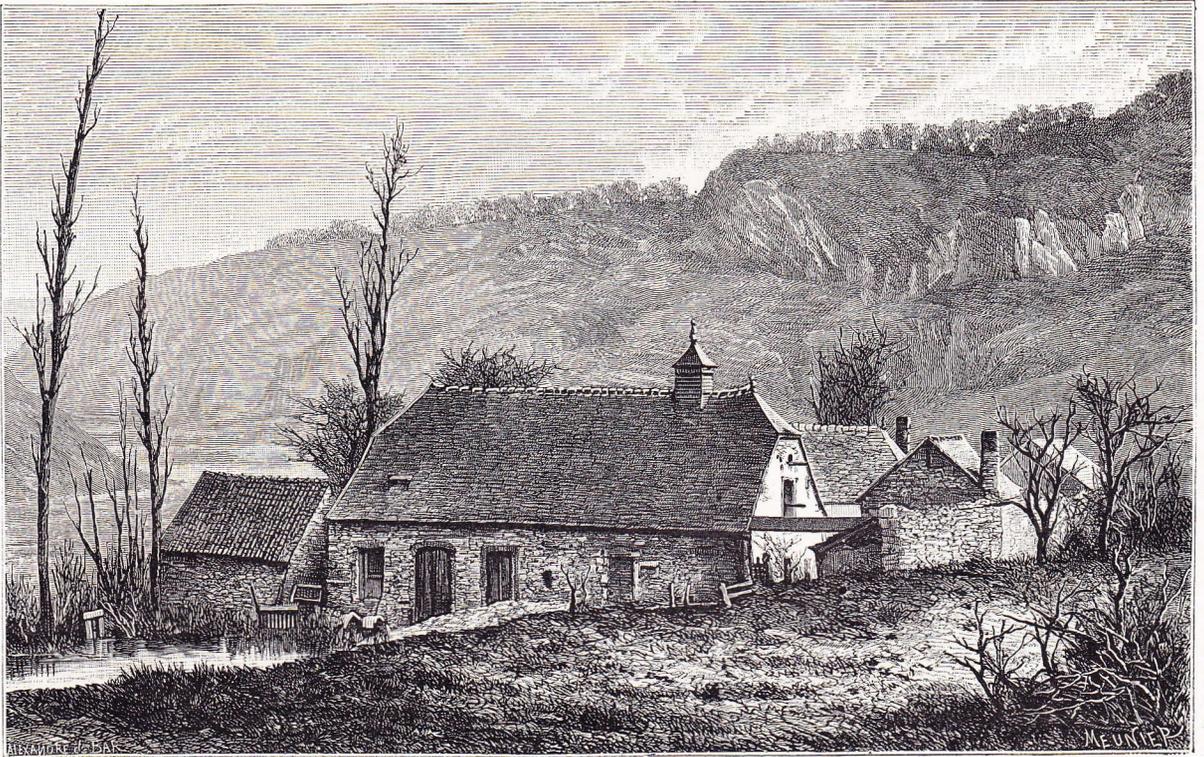
En bas, cependant, léchant le pied des rocs de leur langue de lices soumises qui, à la saison des crues, se changent en dragons furieux, chante et gamine le chœur des rivières. Amoureuusement enlacées aux assises de la montagne dont elles reflètent dans leur limpidité cristalline les craies rouilleuses et les touffes chevelues, puis encore se frayant un chemin à travers le tremblement des saulaies, sous le vol bleu des libellules, en tous sens on les voit biaiser, multiplier les méandres et les détours, se perdre aux verdures des herbages pour côtoyer plus loin les circuits du chemin souvent vagabond comme elles.

Le nombre en est infini : ce sont, outre la Mollignée, l'Hermeton et le Viroin qui ont baptisé les vallées qu'elles arrosent, l'Yves, la Biert, le Flavion, le Burnot, l'Acoz, le Brouve et ces autres ruisselets aux dénominations rythmiques qui, comme les filles d'une même souche, portent tous le nom patronymique d'Eau. Partout on les entend jaser, comme la musique et l'éclat de rire des paysages; au friselis du vent dans les feuilles elles mêlent le sifflement des airs de flûte que

jouent les sylphes dans les roseaux de leurs rives ; et les roches, ces grandes solitaires qui sur leur front portent la mélancolie des vieillesse éternisées, les ayant laissées couler de leurs fissures et de leurs cavernes, comme la triste rosée de leur ennui séculaire s'égouttant de leurs orbites foudroyées, les regardent s'attarder aux cascates semblablement à des enfants qui ont trouvé un collier de perles sur leur chemin et, disjoignant leurs doigts, s'amuse à les répandre en pluie autour d'eux.

Suivez-les, ces errantes : comme une quenouille qui, en se dévidant, déroulerait des soies merveilleuses, des soies couleur d'arc-en-ciel et d'illusion, elles déchevèlent, les pimpantes ouvrières, le fil de leurs claires

eaux à travers des silences et des douceurs de nature, criques ombreuses, nids de feuillage, veloureux abusson des prairies en fleur, halliers crespelés en d'hir-sutes toisons, amphithéâtres de bois étagés sur le versant des monts, sauvages ravines écorchant le roc, infinies surprises des perspectives variées à chaque tournant, dans un perpétuel changement à vue qui constamment déplace le décor et donne à la terre le mouvement et l'imprévu d'une pièce de féerie dont les tableaux apparaîtraient et disparaîtraient presque au même moment, pour faire place à d'autres tableaux plus éblouissants encore. Toujours elles vous mèneront, non par le chemin le plus court, mais par des sentes à peine frayées et dont le sillon s'efface sous le



Un site sur la Molignée (voy. p. 338 et 347) — Dessin de A. de Bar, d'après une photographie.

déferlement des graminées, par ce charmant chemin des écoliers qui s'attarde, traîne avec des oublis et des joies de flânerie, toujours elles vous mèneront aux meilleures places pour entendre la messe que, dans la chapelle du bon Dieu, bâtie ici avec la montagne pour voûte et pour piliers, les grands pics, pareils à des abbés très vieux sous leur chasuble de lierres, de lichens et de taillis, disent aux eaux, aux bois, aux horizons, — vénérables pontifes qui d'en haut laissent tomber sur le frisson de la création le geste solennel de la bénédiction parmi les rafales de l'aquilon et le ronflement profond des chênaies, semblables à un lent bourdonnement d'invisibles orgues.

Quand on a quitté Chimay, sa petite place où s'élève, dans la mélancolie de décadence qui a fait place

aux jeux et aux ris de la vieille cour chimaisienne, la statue de Jean Froissart, couché sous une dalle au chœur de l'église du lieu, et qu'on a laissé derrière soi les bois au fond desquels s'enterre toute cette gloire abolie du passé, et les immenses étangs que fendaient autrefois des nacelles parées et qui ne reflètent plus que la silhouette des grands hérons solitaires perchés au bord des eaux sur une patte, on ne tarde pas à rencontrer un ruisseau babillard, qu'à cause de sa transparence argentine sans doute on a nommé l'Eau-Blanche. C'est la première de ces poétiques et douces pastourelles dont on entend s'égrener en tous sens les chansons, la première du moins qui s'offre au voyageur venu du Hainaut et qui, pour commencer son tour d'Ardenne et pénétrer dans la province de Na-

mur, a préféré se jeter de prime-saut dans la sauvagerie des vallées, marchant à petites journées et s'initiant graduellement aux beautés de la contrée, plutôt que de brûler les étapes sur un banal railway.

Figurez-vous que, indécis sur l'orientation, vous ayez entre-bâillé la porte d'une bergerie : une voix jeune et pleine y chantait un air des montagnes, avec ses longues cadences traînantes que le vent porte à travers l'espace et qui caressent si doucement l'oreille quand on les entend venir du large, planantes et prolongées comme une musique qui ne sait point finir. Dans le chaud brouillard d'or de l'étable, la tache brillante d'un visage de paysanne se détachait, et, pour mieux répondre à votre question, s'est avancée jusqu'auprès de vous, s'allumant tout à coup au grand air d'une rougeur de sang sous le hâle cuivré de la peau. Mais, comme vous prenez plus attention à la saine fraîcheur de la bouche qui vous parle qu'à l'explication qu'elle vous donne, les lèvres s'impatientent, et la jeune fermière, ayant d'un geste rapide fait retomber ses manches sur ses bras nus, s'offre à vous mettre sur la bonne voie.

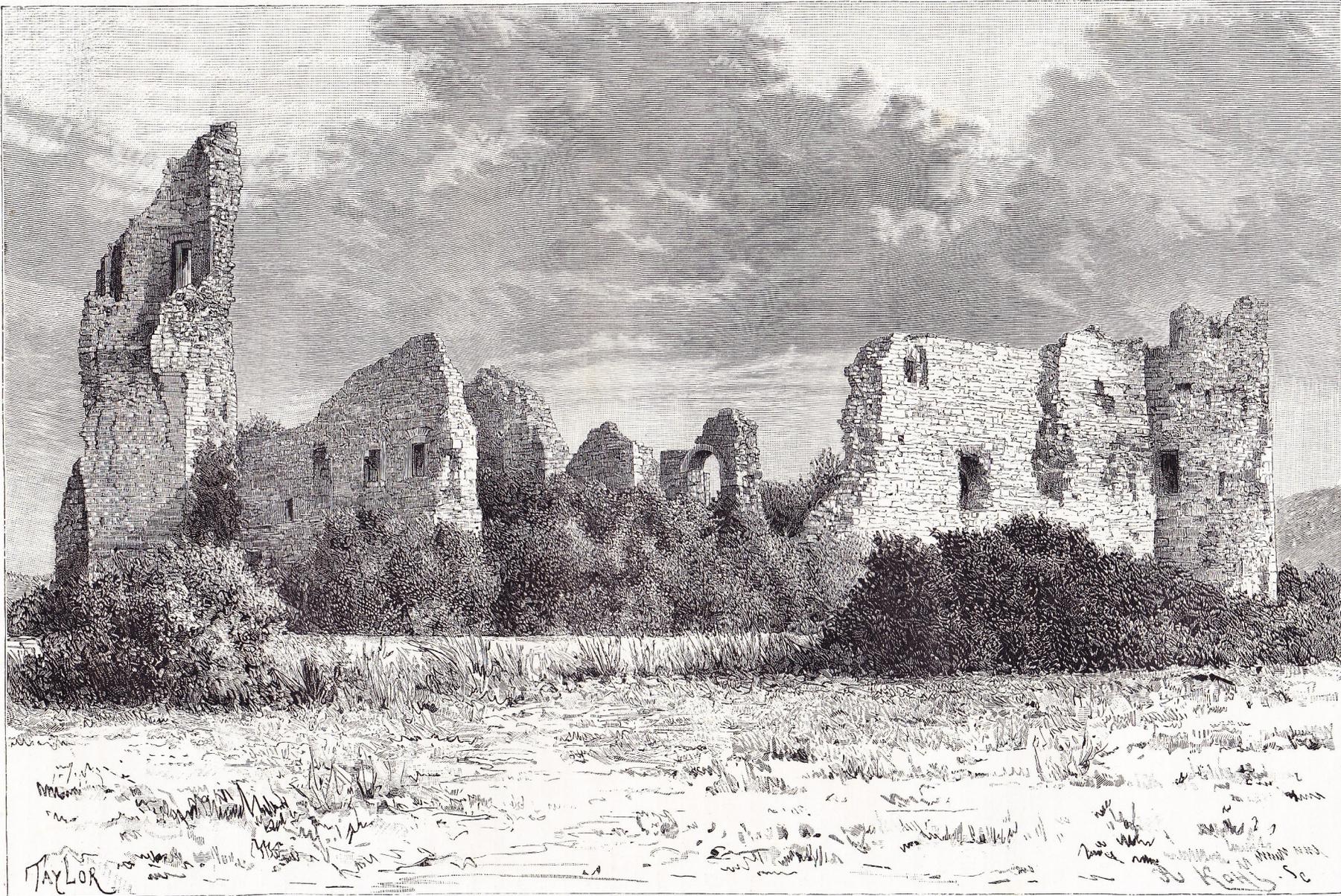
L'un et l'autre vous quittez alors le pourpris, et, tandis que les roches s'échelonnent à droite et à gauche du chemin, que les merles sifflent et que les campanules s'ouvrent comme des yeux curieux dans l'herbe, elle dont le rire fleurit la joue et qui aime à bavarder, débite avec malice un chapelet d'histoires sur Jean, le meunier dont on entend là-bas derrière les saules ronfler la roue et qui, vieux garçon, cherche depuis bientôt trois lustres une meunière à son goût; sur Martinette, la fille de la cense qu'on voit penchée à la crête du mont, « une mademoiselle qui faisait la fière et qu'à pourtantauté, l'an dernier, avec un monsieur venu de la ville »; sur l'infortune du messager d'un village voisin, écrasé par la roue de sa charrette à l'endroit où une pierre déjà moussue perpétue le souvenir de ce lamentable accident; puis encore sur les hantises qui, certaines nuits, s'en viennent rôder aux pans de murs ébréchés, profilés au-dessus de votre tête, dans le bleu de l'air. Et ce gazouillis d'oiseau sautant d'un sujet à un autre comme de branche en branche vous met peu à peu si avant dans l'intimité des gens et des choses du pays, qu'il vous semble retrouver, partout où vous passez, d'anciens amis dodelinant de la tête au bord de la route avec le mouvement familier et caressant du bonjour.

Ainsi en est-il de l'Eau-Blanche et de toutes ses pareilles, les frigides naïades au miroir desquelles se reflètent si lumineusement les paysages et qui en savent si long sur les habitants de la vallée dont maintes fois, quand le soir tombe et qu'on ne craint plus de se parler, comme si les paroles elles-mêmes, en sortant des lèvres, se dérobaient aux obscurités de la nuit, elles ont surpris les confidences et les aveux. Ne sont-elles pas d'ailleurs mêlées elles-mêmes à cette humble et paisible existence? De porte en porte, à la traversée des villages, elles roulent leurs eaux claires dans les-

quelles on met guêrer les légumes et le linge, que les bestiaux lapent en troussant leur mufle tout dégouttant de perles diamantées, qui charrient les escadres de canards échappés aux basses-cours riveraines, où enfin se brouille, au fil des moires errantes, l'image renversée des antiques aïeules et des petits pendus à la mamelle; et quand, échappées aux hameaux, elles reprennent leur élan à travers la campagne, comme des chèvres détachées du piquet et qui gambadent sur les flancs de la colline, c'est encore elles qui vous mènent au moulin, à la petite ferme isolée au milieu de ses champs, à la grotte qui ouvre là-bas sa gueule sombre, au donjon démantelé accroché par d'indestructibles griffes au cœur du roc.

Avec l'Eau-Blanche on côtoie des cannaies, on longe des coteaux, on rase d'abrupts rochers, on entend s'éveiller dans le matin la rumeur des villages, ici Aublain, Vaux, Lompret, là Boussu-en-Fagnes, plus loin Mariembourg, une ancienne ville de guerre aux remparts démolis, aux fossés comblés, pas même une ruine, tant la démolition a dispersé jusqu'aux moindres vestiges du passé, ne laissant subsister sur ce néant de gloire qu'un champignonnement de petites maisons basses entre lesquelles passent en cornant et en bousant les vaches qui vont aux champs. Tournez-vous vers l'est : Fagnolles, la ruine six fois séculaire, semble contempler, du fond de sa tour crevassée et béante sur le vide, avec la tristesse hautaine qui est comme la méditation de ces monuments d'un autre âge devant nos petites et nos vulgarités, le désastre de cette disparition de tout, sous laquelle la cité de Marie de Hongrie a fini par sombrer et n'être plus qu'une morne bourgade. Quant à elle, la grande mutilée, elle porte fièrement ses brèches, sous les ronces et les broussailles qui la défendent contre un accès trop facile, comme des plaies par où se seraient écoulés son sang et sa vie, et toute caduque et branlante, avec ses courtines lambrequinées qui dentèlent l'horizon, ses débris de tours foudroyées que les vents d'équinoxe semblent devoir coucher à terre et qui pourtant se tiennent debout, comme ces soldats de la campagne de Russie qu'on trouvait gelés au port d'armes, elle continue néanmoins à dessiner par-dessus la contrée sa formidable silhouette d'ombre, gardée par une arche de pont-levis.

La déchéance a partout frappé cette terre historique où les anciens burgs ne sont plus à présent que des éboulis de pierres et qui, sur l'emplacement de ses guerroyantes petites villes, conquises au labour et aux semailles, regarde s'allumer l'éclair furtif des charrues. De Sautour, la ville aux seize tours, ainsi que l'appelle l'histoire, il ne reste que des pans de maçonnerie, farouches et isolés comme des mornes sur une grève. Mais si le manoir, le château fort s'est peu à peu émietté, quelquefois, comme à Couvin, couronné par un roc rébarbatif duquel le donjon redouté qui le casquait au quinzième siècle a chu sans laisser d'autres traces que quelques chicots à ras de terre, les maisons



Ruines de Fagnolles. — Dessin de Taylor, d'après une photographie.

et la rue n'ont pas dépouillé entièrement une certaine couleur d'archaïsme pittoresque. Une sœur de l'Eau-Blanche, que, pour la distinguer des autres dans cette famille de ruisseaux de montagnes portant le même nom, on a qualifiée d'Eau-Noire, bien qu'elle ait la même limpidité cristalline que ses congénères, coupe la ville en deux, découvrant sur chacune de ses rives des façades penchantes, décorées çà et là de petites logettes en surplomb. Puis les ruelles escaladent la butte, rejoignent à mi-côte l'église et, par des raidillons qui s'escarpent à mesure qu'ils se rapprochent de la crête du roc, s'en vont gagner un vulgaire cabaret poussé comme une dérision sur les restes du château.

Un curieux épisode se rattache à la destruction de cette bastille. L'effréné chasseur qui régnait alors sur Chimay, Jean de Croy, ne se faisait point scrupule, paraît-il, de courre avec ses meutes dans les bois de Couvin et de s'approprier de par droit de conquête un gibier auquel il n'avait point d'autre droit. Ce fier dédain de la propriété finit par irriter les bourgeois de la ville, qui résolurent de prendre au trébuchet le loup dévorant et, s'il faut en croire un document retrouvé aux archives de la ville, n'y mirent guère plus de façon que le noble veneur n'en mettait lui-même à guerroyer contre la plume et le poil dans ses exterminatrices chevauchées à travers la forêt. « Donc, pour exécuter leur dessein, un jour ledit comte étant venu chasser sur les bois dudit Couvin et, par ardeur de la chasse, traversant les halliers à course de cheval, tellement qu'il était bien loin et séparé de ses gens, ils courent sur lui masqués, mettent la main sur la bride de son cheval, l'arrêtent, et le garrottent et lui bandent les yeux, et le mènent ci et là à travers les bois, comme s'ils l'eussent voulu emmener bien loin jusqu'à la nuit, et puis, à l'insu des autres bourgeois, le jettent en une profonde fosse et hideux cachot d'une tour du château dudit Couvin, où chaque jour on lui jetait en cachette quelque peu de pain et d'eau pour le faire mourir lentement plutôt que pour le sustenter. Il fut là sept ans, sans que madame sa femme ou autres de ses gens en reçussent aucune nouvelle, un chacun se persuadant qu'il avait été assassiné par quelques voleurs, ou dévoré des bêtes sauvages; lui aussi ne savait en quel lieu il était détenu, ni pour quelle raison, s'imaginant être bien éloigné de Chimay, n'en étant néanmoins que de trois petites lieues. »

Le ciel eut à la fin pitié de ce martyr.

« Dans ledit cachot, qui était le creux d'un rocher, il y avait une fente et ouverture par où tant seulement il recevait quelque peu de lumière, et au pied dudit était une petite plaine, où près là un jeune garçon qui paissait des moutons, lequel avec une arbalestre quinaut et tirait après ladite fente et ouverture dudit rocher, et après plusieurs coups arriva qu'il tira droit au trou; donc, étant approché du rocher et ayant mis son bras pour reprendre son trait, le comte le prend et le tient ferme par la main; le garçon crie, hurle, et le comte l'apaise, le fait taire, lui parle doucement et

demande là où il était, et, ayant entendu du garçon qu'il était à Couvin, le prie qu'il voudrait appeler son père. »

Une scène assez inexplicable se place en cet endroit du récit: Jean de Croy, à la faveur du peu de lumière qui filtrait par la fente du rocher, écrit à madame sa femme, lui enjoignant qu'incontinent on vienne le délivrer. Écrivit-il avec son sang cette désolée missive, et pour y tracer les mots se servit-il de son ongle, après s'être préalablement ouvert une veine? Le naïf document ne le dit pas, et peut-être a-t-il raison, car où serait la légende s'il ne flottait pas un peu de mystère en cette merveilleuse et dolente aventure? Bref, le pastoureau se charge du message et aborde la comtesse au moment où elle passe le pont-levis du château pour se rendre à la messe. A la vue de cette écriture, la dame pâlit, tombe aux bras de ses femmes, puis soudain s'en arrache et, sans perdre un instant, commande aux dix-sept villages de la terre de Chimay d'accourir en armes pour délivrer leur seigneur. Bientôt les routes se remplissent de monde, les piques reluisent, deux pièces d'artillerie s'ébranlent, et toute une foule va mettre le siège devant Couvin, qui s'effare et demande la raison de ce tumultueux appareil guerrier. « Notre seigneur est enfermé là, languissant depuis sept ans en un horrible cul de basse-fosse, crient les gens de Chimay en tendant le poing vers le donjon. Alors les bourgeois, qui ne savent rien de la capture opérée dans les bois par quelques-uns des leurs et ignorent la proie superbe engloutie au gésier du roc, gravissent quatre à quatre les degrés qui mènent au château, poussent la porte du cachot et donnent le vol au gerfaut qui, sentant ses griffes repousser, se sauve de cette cage barbare et se met sur l'heure à « canonnader la ville. »

Cette grande colère ne prit fin qu'après que le château se fut anéanti dans une poussière d'écroulement. Et comme si un pareil affront les eût mis en garde contre le retour d'autres offenses semblables, ceux de Couvin ne rebâtirent jamais leur donjon, laissant leur roc solitaire et découronné dans son deuil des outrages subis.

Une rivière mangée par une montagne. — Une coutume à Nismes. — La Roche à l'Homme. — Haute-Roche. — Les ruines de Sautour. — L'Hermeton. — Nains et géants. — Montaigne.

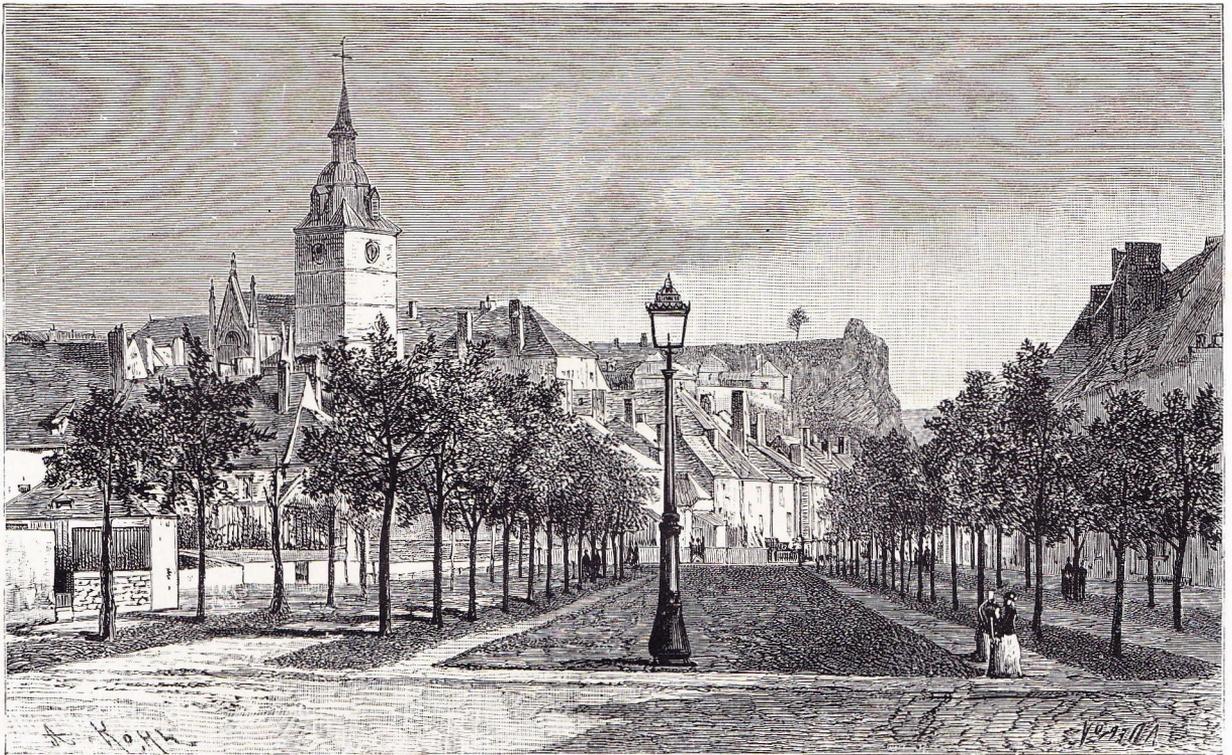
L'Eau-Noire, après avoir un instant noué son scintillant lacet aux maisons de la ville, reprend sa course à travers les prairies, s'ébat dans un vallon aux molles courbes, laisse à droite Petigny, qu'une vieille métairie à tourelles recommande à l'attention du touriste. Jusque-là elle n'est qu'un de ces aimables ruisselets de montagnes lustrant au velours des mousses dont s'émaillent les pierres de leur lit un filet d'eau argentée où se baigne la bergeronnette; mais brusquement l'idylle tourne à l'on ne sait quelles dramatiques horreurs. Le ruisseau, qui, l'instant d'avant, réfléchissait le ciel et les herbes de la rive, paisible comme une

âme sur laquelle la passion est demeurée sans prises, plonge au *pont d'Avignon*, une montagne baptisée de ce nom de ronde populaire et qui se trouve à point nommé sur son cours pour n'en faire qu'une bouchée, absolument comme si cette grosse taupinière cérait dans ses flancs quelque chimérique dragon, mangeur de fraîches rivières.

A partir de ce moment on demeure sans nouvelles de l'Eau-Noire pendant vingt-quatre heures; du moins on a calculé qu'elle mettait vingt-quatre heures à sortir des profondes cavernes dans lesquelles elle s'engouffre et tournoie, déchirée peut-être par des pointes de roc, mordue par des gueules aboyantes, livrée à toutes les épouvantes d'une nuit éternelle, dont nul n'a pu sonder les mystérieuses ténèbres. A quelles sinistres amours

le chaos qui règne dans cet empire des ombres assujettit la pauvre naïade, quels accouplements de bêtes innommées s'accomplissent pendant ce séjour aux Avernoes qui d'un ruisseau inoffensif fait un noir léthé, quelle fatidique horloge enfin règle le temps que dure cette farouche métamorphose, ce sont là les secrets de la montagne. Quand, après le tour du cadran, l'Eau-Noire reparaît à l'autre versant, avec un bouillonnement d'écumes, cette agitation momentanée, comme le trouble et la honte d'une orgie diabolique, trahit seule les angoisses auxquelles elle a échappé; et presque aussitôt son flot se clarifie, sa sautillante musique s'égrène en gazouillis, elle reprend ses transparences où miroitent les paysages.

Or, ce fantasque roman, auquel l'imagination s'inté-



Couvin et son rocher. — Dessin de A. Deroy, d'après une photographie.

resse presque comme aux péripéties d'un drame humain, se passe à Nismes, fameux dans le pays d'alentour par une coutume où inopinément, en pleine rusticité wallonne, revit la grâce et le piquant des temps chevaleresques. C'est, en effet, l'usage à Nismes, lors de la célébration d'un mariage, que les capitaines de la jeunesse, postés sous le porche de l'église, croisent sur le passage des mariés deux épées qui ne se séparent qu'après que le mari, cueillant un ruban au corsage de l'épousée, l'a fixé de ses mains à la poitrine d'un des galants chevaliers. L'époux, il est vrai, peut s'affranchir de la dîme du ruban en payant une redevance. A Cul-des-Sarts, non loin de Couvin, celle-ci est payée par le garçon d'honneur, mais pour racheter la mariée que les terribles capitaines ont enlevée à la barbe du

mari, lui dérobant ainsi par un irrévérencieux simulacre de rapt son doux trésor d'amour.

Près de Dourbes, l'Eau-Noire et l'Eau-Blanche, les deux sœurs qui jusque-là ont vécu séparées, confondent enfin leurs eaux dont la réunion produit le Viroin et va former la délicieuse vallée qui porte ce nom. Comme si la nature avait voulu illustrer cette petite scène de famille par un ouvrage de sa façon, elle a mis, juste à l'endroit où les rivières se mêlent, un bout de rocher qui, à chaque printemps, se lustre d'un clair verdoisement, pareil à une brillante chape dont la trame d'argent serait constellée des flammes vertes de l'émeraude. On l'appelle la *Roche à l'Homme*. Les gens du pays vous diront qu'un berger, courant après ses chèvres sur les lisses parois du roc, roula

tout sanglant jusque dans la plaine, ce qui valut au pic homicide, en commémoration de l'obscur vie qui prit fin à son pied, le vague et énigmatique sobriquet qui le fait distinguer des autres. Elle a d'ailleurs, pour retenir l'attention, une tradition plus vénérable, et qui, à défaut de cette mort d'un pauvre diable, suffirait à expliquer l'ombre fatidique que le souvenir de l'homme

fait planer sur elle. L'homme préhistorique y a laissé, en effet, des traces de son passage, préparant ainsi les voies à cette autre humanité déjà haute au zénith que César conduisit guerroyer contre les populations de la contrée et qui, elle aussi, devait marquer l'empreinte de ses pas sur cette terre antique.

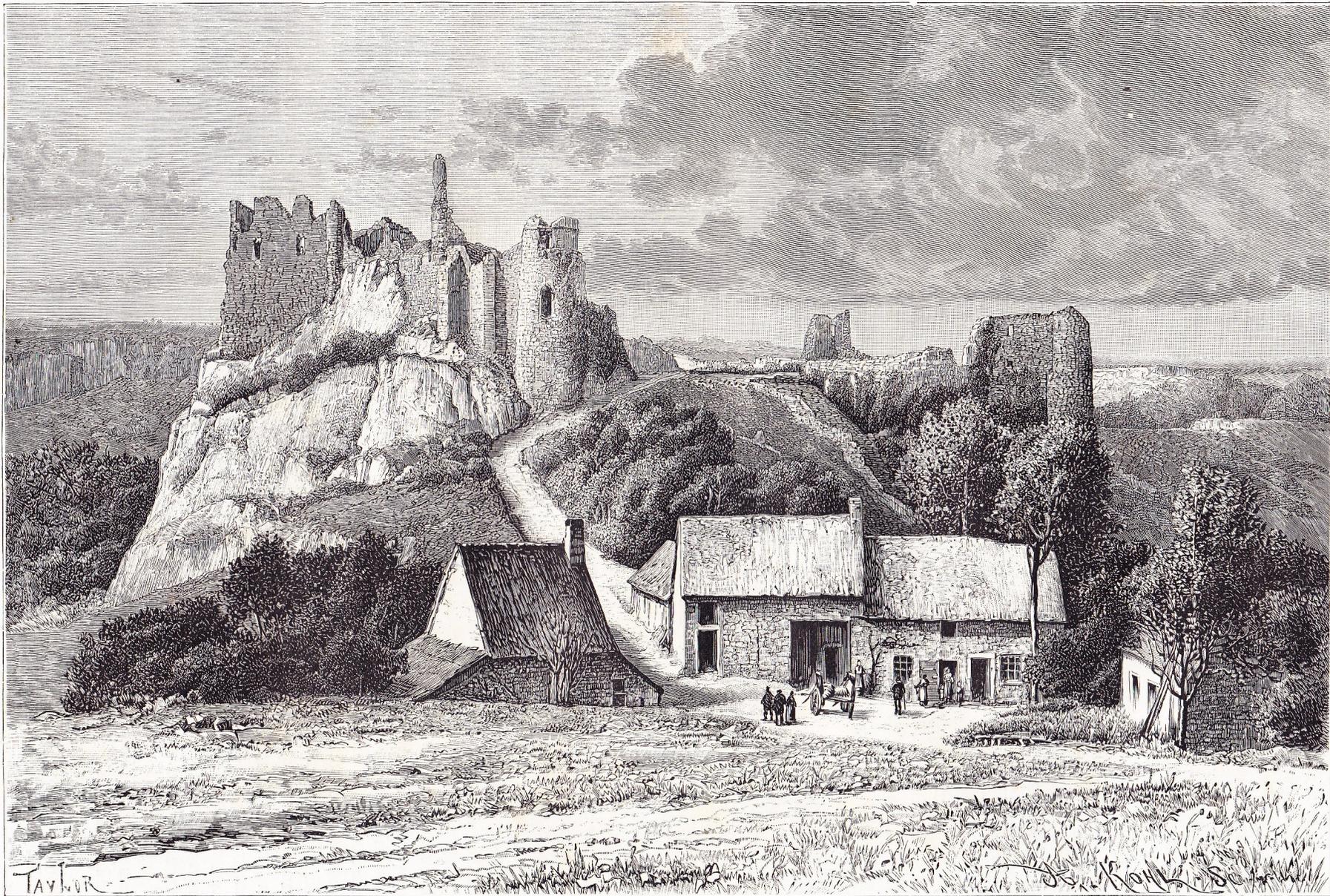
A peine le Viroin s'est-il grossi des alluvions de



Ruines de Haute-Roche. — Dessin de Riou, d'après une photographie.

ses deux affluents, que le paysage s'escarpe et prend un aspect plus rude ; tout en haut d'un roc merveilleusement feuilleté et qui croule à pic, se dresse, comme la sentinelle avancée des défilés où serpente la rivière, une romantique silhouette de ruines, les restes de ce château de Haute-Roche qui subit le sort de tant d'autres maisons féodales de l'Entre-Sambre-et-Meuse et fut déchiqueté par les volées de l'artillerie française,

quand les bandes armées de Henri II s'abattirent comme une nuée de sauterelles à travers les vallées et y laissèrent partout le massacre et l'extermination. Avec ses robustes tours plantées à la crête du pic, comme des piliers sur lesquels s'appuie le noir tourbillon des nuées, elle ressemble, la grande ruine solitaire, à des degrés foudroyés qui tenteraient d'escalader le ciel. Un vent de colère est demeuré sur



Ruines de Montaigne (voy. p. 347). — Dessin de Taylor, d'après une photographie.

son monstrueux éboulement qui, dans les silences de l'air, ondule et bouge sous le rideau des lierres avec une spectrale apparence de vie. Ça et là quelques cubes de maçonnerie d'un dessin plus tourmenté semblent éterniser l'immobilité menaçante de sombres vautours au guet, comme si l'âme des vautours à face d'homme qui jadis accrochaient là leur aire avait fini par s'incarner dans la pierre et la modeler sur une ressemblance symbolique.

Cependant le Viroin au pied de ce délabrement farouche étend sa nappe tranquille où, mêlé au bleuissement de la coupole aérienne, le grand mont sourcilleux brouille son abrupt profil renversé que des algues traînantes lavent éternellement, comme pour le nettoyer de ses rouilles de sang. Lustrée par les moires argentées de l'eau, la sauvage ruine n'est plus, au fond de ce miroir enchanté, qu'un décor d'idylle dont le reflet va se perdant, avec les rides de la surface, aux détours de la rivière. Ainsi, comme un songe funeste, s'efface dans la paix reconquise du paysage ce fantôme de deuil et de vieille gloire guerrière, expiant tout seul là-haut, sous la tourmente qui le fouette, le soleil qui l'effrite et la neige qui lui fait une crinière blanche, sa rouge histoire séculaire de pillages et de meurtres; et des herbages, des saulaies, des bouquets de bois suspendus à la montagne, un charme de nature qui ne s'interrompt plus, succède à cette vision lentement décrue aux lointains et de village en village, par Alloy, Vierge, Treignes, vous achemine à la frontière de France.

Rien ne vaut le plaisir de suivre ces jolies vallées de l'Entre-Sambre-et-Meuse depuis le moment où elles commencent à se dessiner jusqu'à leur formation complète, si variée pour chacune d'elles à travers les perspectives toujours changeantes que déterminent la pente et le mouvement de leurs eaux. Quand, après avoir longé sur la crête de la montagne la route qui va de Mariembourg à Philippeville, on aboutit à cette ancienne place forte baptisée par Charles-Quint du nom de son fils, un mince filet d'eau qui ne tarde pas à s'élargir, l'Hermeton, vous conduit à Sautour, autrefois châtelainie du pays de Dinant et célèbre pour sa redoutable ceinture de remparts (voy. p. 337). De ce puissant appareil militaire il ne subsiste plus aujourd'hui non plus que des tronçons, mais si solidement enracinés en terre, qu'il semble que ni le pic ni la herse n'en puissent avoir raison, moignons indestructibles d'un grand organisme mutilé et qui, après tant de temps, racontent encore, dans le rude langage des invalides se parlant entre eux des batailles passées, la superbe de cet immense entassement de moellons. Tels que les ont faits le temps et la destruction, ces frustes débris ont gardé un air de grandeur : la nuit surtout, quand, dans la pâleur lunaire, la noire silhouette des tours détache, sur la nudité du plateau, ses arêtes déchiquetées, on croirait voir se dessiner parmi les blanches obscurités du ciel les mausolées et les croix d'un grand cimetière. L'Hermeton cependant, après

s'être un moment posé au pied des ruines, comme une hirondelle qui a trouvé une fente dans le glui moussu d'un toit et regagne ensuite à tire-d'aile les hautes régions de l'air, repart d'un trait, elle aussi, à travers le paysage. Et peu à peu celui-ci s'accidente, des poussées violentes tout à coup crèvent le sol; le long de l'eau apparaissent successivement d'anciennes douves remblayées dont les bœufs fendent à présent de leurs larges poitrails, comme des proues de navires, les houles glauques, des ébouriffements de saules tortueusement poussés sur les rives, des éboulements de roches feutrées de moisissures splendides et roulées dans le lit de la rivière où elles forment des barrages noyés d'écumes. Par endroits, aux détours de la route qui tirebouchonne en tous sens, de grandes masses calcaires s'avancent jusque parmi les pierrailles du chemin, comme des portants de théâtre. Et, tantôt polies et nues, elles s'effritent en feuillettes, se cabossent en facettes, gros bouchons de carafe qu'on dirait taillés à coups de hache, exhaussent des ordonnances d'escaliers aux larges dalles superposées, ou bien se partagent en cônes fourchus; tantôt, sous les vertes franges de leurs manteaux de feuillages pendant jusqu'à la base, elles ont l'air de patriarches fléchissant au poids de lourdes chausables.

Bientôt la rivière multiplie ses méandres, se tordionne en replis, biaise, revient sur ses pas, avec des frémissements irrités de couleuvre; et les rochers se resserrent, se cassent à angles plus brusques, coupent les perspectives, dessinent partout des criques au fond desquelles l'eau bondit, se brise en écumes, précipite son cours, devenue torrent à travers les gorges sauvages qui avoisinent le village d'Hermeton, dont au bout d'un petit temps de marche on aperçoit les toits de chaume chevauchant aux bosses du sol et par places se détachant sur la majestueuse ligne des rochers de la Meuse. Il semble que les ressauts de la turbulente nature où se cabre l'Hermeton soient une préparation au chaos du grand bassin voisin. Le fleuve roule en effet là-bas dans une paix de solitude sa large nappe verte égratignée par les rais de lumière obliquement glissés des monts. Nous sommes ici à un pas d'un centre de villégiature recherché : en longeant la Meuse, on ne tarde pas à arriver à Hastière, qui chaque année voit s'abattre dans sa grande rue en pente, inégalement dentelée de maisons et d'auberges qu'abritent de leur ombre les hautes murailles rugueuses du roc, le vol des ombrelles roses et bleues, comme un tremblement de papillons diaprés.

Pour le moment, il nous tarde d'atteindre la vallée de la Molignée : avec celle du Viroin et de l'Hermeton, elle complète la série des paysages que déroulent les vallées de l'Entre-Sambre-et-Meuse, ces magiciennes dans l'art d'évoquer sur les rideaux transparents de l'air les fantasmagories riantes ou sévères de la nature, ici, semblablement à de monstrueuses ombres chinoises écorniflant la bordure du ciel, la grande famille grimaçante des rochers, géants arc-boutés dans

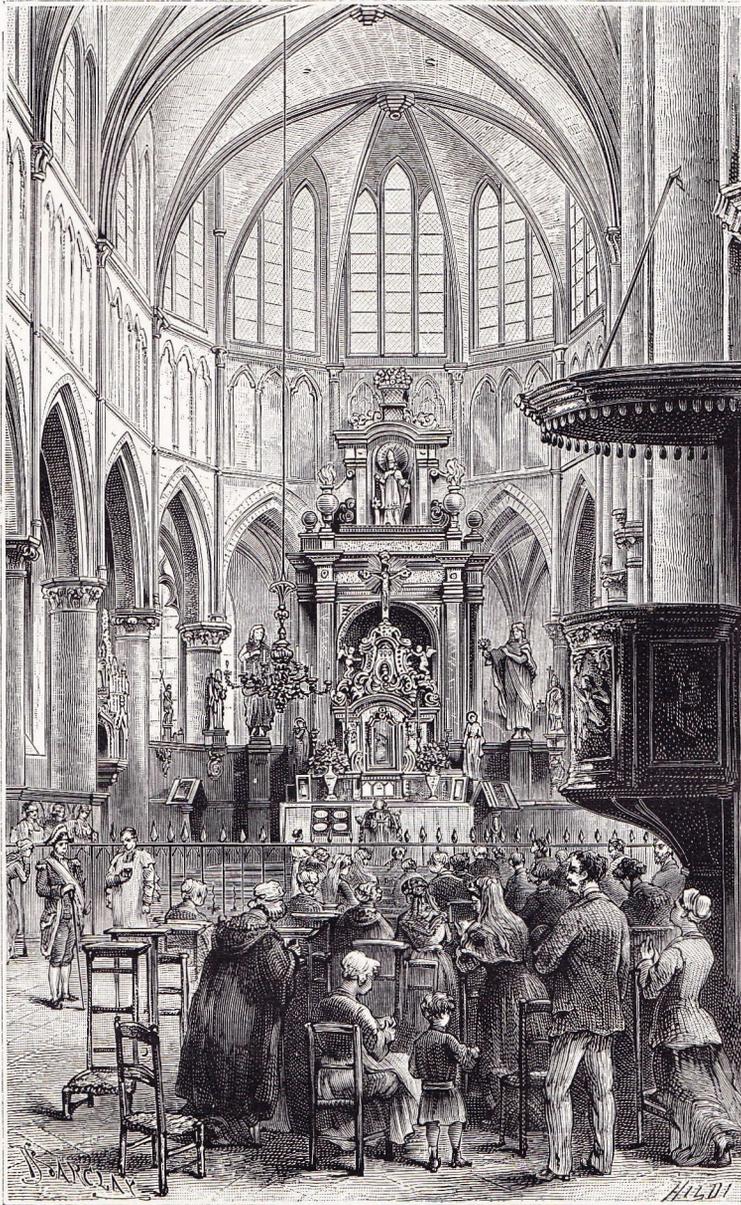
des postures d'Atlas, nains accroupis en des strapassements de bêtes, tout un fourmillement chimérique du schiste et du grès, — là, pareillement à la grâce et à l'enchantement d'un chœur d'idylles, les formes sereines et molles de la terre en travail, prés, bois, ruisseaux, strophes blanches du vaste poème tellurique dont les montagnes et les rocs sont les strophes noires, face pacifique de l'éternelle création sur laquelle les aubes effeuillent les roses et que les couchants n'ensanglantent pas, comme l'autre, de lueurs tragiques.

Une grande route qui coupe l'Hermeton et mène à Stave, enjambe, à la hauteur de Rosée et non loin de sa source, le petit filet d'eau de la Moline qui, par ses courbes, ses criques, ses allées et venues, dessine, de Foy à Moulins, la physionomie de cette vallée nouvelle, rattachée par une succession de crêtes aux escarpements des grandes roches de la Meuse et certainement l'une des plus délicieuses de la contrée. Là comme sur les rives de l'Hermeton et du Viroin défile une procession presque ininterrompue de grands profils de pierre, moines drapés de longues chapes luisantes, dragons échevelés aux flottantes crinières, guerriers recouverts d'éclatantes armures. Et toujours, dans le fond de la gorge, la chanson du ruisseau, les moulins dont les palettes tournent, égouttées en pluies d'arc-en-ciel, les gués caillouteux où les bœufs vont boire, les cressonnières tremblantes au frisson de l'eau, les barrages contre lesquels le flot bouillonne, et dégringolant par places

la berge, les grosses têtes hérissées des saules comme un brouillard de verdure pâle sur la tache rouilleuse des rochers (voy. p. 339).

A Foy, vis-à-vis d'une cense juchée à l'extrême crête d'un énorme bloc au flanc duquel on voit pâtre des vaches toujours en danger d'aller se rompre les os sur la route qui fait le fond du précipice, un versant de

montagne, en partie coupé de raidillons faciles à escalader et ailleurs brusquement écroulé à pic, gagne le plateau sur lequel se dressent les ruines du vieux castel de Faing, bâti au douzième siècle, mais modifié par le quatorzième, et qu'aujourd'hui l'on appelle de ce nom mieux sonnant à l'oreille : Montaigle (voy. p. 345). N'entendez-vous pas, à cette fière musique, se réveiller comme l'écho des rauques cornes jadis embouchées par les hommes d'armes quand le seigneur, rentrant de la chasse ou de la guerre, qui n'était encore qu'une chasse, mais plus rouge et plus furieuse que l'autre, faisait sonner sous le sabot de son cheval le plancher du pont-levis? Montaigle! Et les créneaux se garnissent d'archers en hoqueton, les



Intérieur de l'église de Walcourt (voy. p. 350). — Dessin de Barclay, d'après une photographie.

haquenées piaffent dans les cours, les basses-fosses exhalent de lamentables gémissements, dans les corridors roule un flot de pertuisanes, de cuirasses et de cimiers empanachés, tout un moyen âge de grand opéra s'allume en lueurs de fournaise sur les ressouvenances qui obsèdent l'imagination. Les visions dont les contes du vieux temps berçaient nos songeries d'enfant se représentent en foule à notre esprit; nous voyons

danser sur notre rétine une belle dame coiffée d'un interminable hennin, moins pâle que ses joues, et laissant onduler derrière elle une traîne lamée d'or, dont l'extrémité se casse aux mains d'un petit page gros comme un potiron.

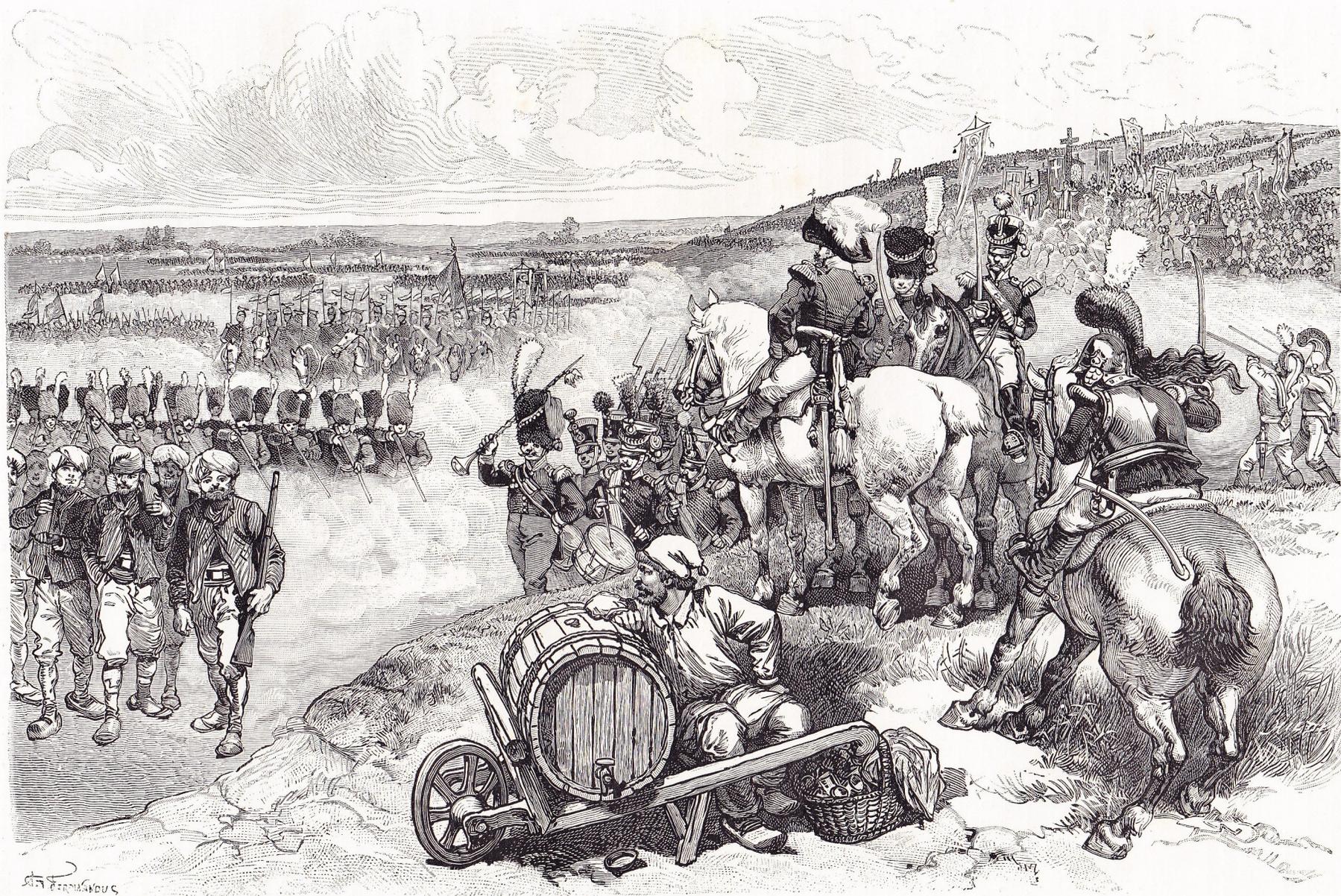
Cette belle dame, rongée de tristesses profondes que nous voudrions pouvoir consoler, finit par si bien prendre possession de notre rêverie, qu'elle franchit avec nous le seuil de l'antique manoir, nous accompagne dans la salle des gardes, suit nos pas le long des courtines, en même temps que nous plonge ses yeux dans les oubliettes, grimpe aux donjons, descend aux souterrains et ne cesse de nous frôler de son corps diaphane qu'à l'aspect de son époux, une espèce de Barbe-Bleue athlétique qui brusquement sort d'une chausse-trape, l'œil chargé d'éclairs et tordant entre ses doigts les flots de poils ruisselant de son menton. Alors elle pousse un grand cri, et, quelques instants après, nous avons la douleur de la voir se partager en deux morceaux comme une poire, au fil d'une colichemarde que cet homme sanguinaire a inopinément détachée d'une panoplie.

Il faut en convenir, rien ne se prête mieux à ce petit dévergondage d'esprit que les romantiques ruines de cette seigneuriale demeure perchée, ainsi qu'un nid d'autour, à la cime d'un roc escarpé. Les escaliers appuient encore aux parois tournantes de la muraille des tronçons de larges degrés éboulés, tournoyant en spirale au creux des tours démantelées et débouchant soit sur des vestiges de chemins de ronde, soit sur l'aire raboteuse des primitives salles. Quand, sous le pied du visiteur, ces antiques degrés, tant de fois gravis par les brodequins légers ou les pesantes soles de fer, s'émiettent en une pluie de pierrailles qui, glissant de proche en proche comme les poussières d'un sablier, finissent par remplir le vide d'un bruit d'écrasement, on croit ouïr l'écho des mille rumeurs qui, des cours aux échauguettes et des remparts aux corps de garde, grondaient, traînaient, roulaient à travers l'énorme bâtisse, confondant ensemble le cliquetis des épées, le piaffement des chevaux, les musiques des ménestrels, la clameur des soudards, le tapage des cuisines, le clairon des pages et jusqu'aux cris des agonisants, vivantes pourritures que, lambeau par lambeau, dévoreraient les rats dans l'ombre éternelle des cachots. Ça et là, une sarbacane, mince comme une estafilade, effile son ouverture par laquelle s'aperçoit le déroulement de la vallée, ainsi qu'au temps où, sur les bancs de maçonnerie, s'asseyait l'immobile silhouette des hommes d'armes. Ailleurs, dans ce qui reste des anciens logis, des pans de murailles ont gardé, comme une empreinte de l'humanité qui s'y abritait, la souillure fuligineuse des feux de cheminée. Aux voûtes qui, par places, surplombent la dévastation, des nervures continuent d'accrocher leurs arêtes, pareilles aux vertèbres de quelque squelette morcelé, et de hautes baies déchiquetées, taillées par le temps dans l'arc régulier des fenêtres, s'écarquent toujours comme des

yeux de pierre sur les amas de rocs qui bordent le défilé.

Ce ne sont point, on l'a dit, les formes imposantes de l'époque homérique de la féodalité : Montaigle n'a rien de la farouche énormité des burgs qui faisaient au loin trembler les rois et même, tant ils se rapprochaient du ciel, semblaient menacer Dieu dans son paradis. Il est plutôt construit à la taille de ces seigneurs pillards et querelleurs du quatorzième siècle, embusqués dans leur donjon comme des araignées dans leur toile et guettant le passage des marchands pour en extorquer des rançons, menus profits qui, constamment accumulés, servaient à défrayer la solde des reîtres, l'achat des munitions, la dépense du train intérieur, en ces grandes hôtelleries bruyantes où l'on hébergeait plus souvent Misère que Bombance. Cependant ce retour aux mœurs batailleuses mais déjà dégénérées d'un temps plus fameux par ses rapines que par de véritables exploits n'occupe pas exclusivement l'esprit sur cette butte historique qui, avant de se couronner des tours d'un castel, avait, pendant des siècles, ainsi que l'affirme la tradition, porté les restes du camp de Quintus Cicéron. Quand l'histoire, comme c'est ici le cas, se mêle à des beautés de nature, elle finit par s'effacer, elle la transitoire et l'éphémère, devant l'éternité sereine des choses qui composent son cadre, au point que, après avoir été hanté d'abord par l'image des hommes, on cesse de suivre des yeux cette folle poussière d'ossements dispersée par l'espace pour se concentrer dans la contemplation des immuables rocs, témoins de tant de gloire et de fragilité.

Du haut des ruines on voit se dérouler en tous sens une mer de feuillages où, pareils à des promontoires au giron océanique, s'avancent des masses de quartz et de schistes, torves échine suspendues dans l'air ou reliées par d'abrupts contreforts au lit du ravin et qui, de l'autre côté, se rattachent aux bruns labours et aux verts guérets de la région des grands plateaux, prolongés jusqu'aux rives de la Meuse. Tandis que, errantes au loin, les prunelles s'enfoncent dans les anfractuosités ou rebondissent aux ressauts des pics, le gloussement de la Mollignée monte du fond de la vallée, à travers le frisson des arbres et des végétations, comme une musique qui accompagne délicieusement la rêverie. Si riant qu'il soit, le site revêt néanmoins une certaine austérité, grâce à la proximité de l'antique gorge du Flavion, première station préhistorique du pays. Là, dans les entrailles déchirées de la terre, cinq cavernes, le trou du Sureau, le trou de l'Érable, le trou Philippe, le trou du Chêne et celui du Lierre, mirent successivement à jour, comme autant de cimetières, de considérables vestiges de l'âge du mammoth et du renne. C'est le chemin que vous suivrez si, parti de Montaigle, vous voulez vous orienter sur Dinant : la gorge franchie, vous gravirez les pentes qui mènent à Haut-le-Wastia, gros bourg juché au point culminant du plateau et duquel, par des rampes bos-



Une marche militaire à Fosses (voy. p. 351). — Dessin de A. Ferdinandus, d'après un croquis de Cam. Van Camp

suées, vous dévalerez insensiblement jusqu'aux ruines vénérables de Bouvignes, proches des portes de la cité dinantaise.

Les villes. — Walcourt. — La légende de la Vierge. — Le pèlerinage de Walcourt. — Les marches militaires de l'Entre-Sambre-et-Meuse. — Fosses. — Floreffe. — Approches de Namur.

Après ces agrestes flâneries, il est enfin temps de nous rapprocher des villes : nous nous acheminerons donc par rapides étapes vers Namur, la capitale de ce pays des rocs et des bois, en prenant pour point de départ la gorge que commande l'ombre mélancolique de Montaigne. Un petit temps de marche nous mettra à Walcourt, ancienne seigneurie du onzième siècle, déployé au pied d'un escarpement où une église gothique (voy. p. 347), renommée au loin pour la possession d'une Vierge miraculeuse, érige son armature de pinacles et de contreforts, comme un grand reliquaire suspendu.

Il y a quelque six cents ans, le sanctuaire fut soudainement envahi par les flammes ; mais des mains pieuses arrachèrent au brasier la divine patronne, orgueil de la contrée, et la transportèrent dans le creux d'un arbre, rustique chapelle de laquelle, le danger conjuré, Thierry, comte de Rochefort, s'efforça vainement de la tirer pour la réintégrer en son domicile originel. Monté sur un palefroi, le noble porte-heaume s'épuisait en supplications, quand sa monture, se faisant complice des secrets desseins de Marie, se renversa dans un cabrement si violent qu'elle faillit le désarçonner. Alors une lumière subtile pénétra dans le dur entendement de cet homme, et, miraculeusement avisé que la malicieuse Vierge ne résistait à ses prières que pour mieux le conquérir au ciel, il jura solennellement d'édifier l'abbaye du Jardinnet. A peine le vœu formulé, l'obstination de la céleste statuette fut déliée par enchantement, et elle se laissa ramener aux autels, miséricordieuse et soumise, comme le sont universellement ses sœurs terrestres, les filles sorties du giron d'Ève, quand, reines de nos volontés, elles daignent payer d'un sourire notre acquiescement à leurs caprices. Le tronc qui servit d'abri temporaire à la dame de Walcourt s'est depuis effeuillé dans l'éternité ; mais le miracle, chaque année rajeuni par une coutume plaisante non moins que pittoresque, se perpétue à travers le reverdissement d'un bouleau, sur l'emplacement même où l'écorce argentée de l'arbre légendaire fut témoin d'une si extraordinaire aventure.

En ce même mémorable jour de la Trinité où, au champ-clos de la grand'place de Mons, Gilles de Chin perce de sa lance l'horrible dragon de Wasmes, une autre parade guerrière concentre aux alentours du bouleau révéral le ban et l'arrière-ban des paroisses circonvoisines (voy. p. 349). A pointe d'aube, réveillés par les roulements du tambour et les sonneries du clairon, les villages ont vu se former, sur l'aire des foirails, des bataillons affublés de défroques militaires, et ces baroques milices, armées de mousquets, de piques et

de sabres, dans un indescrivable pêle-mêle de casques, de talpaks, de colbaks, de shakos, de bonnets de police et de fez, se sont mis à défiler sous les pompiers en fleurs, entre les haies d'aubépines neigeuses, avec la gravité martiale d'une troupe courant aux frontières. Partout le sol tremble sous le pas rythmé des compagnies qui, serrées en colonnes, les capitaines en tête, ne font halte que pour désaltérer en des rasades répétées leurs gosiers séchés par la poussière du chemin, et bientôt après reparties, au cri de ralliement des chefs courant le long des files comme des chiens au flanc d'un troupeau d'ouailles et brandissant, qui le coupe-choux du fantassin, qui la latte recourbée du soldat de cavalerie, qui le fleuret et qui l'yatagan, atteignent enfin l'esplanade, où d'autres bandes, non moins fantasquement équipées, ont déjà pris position.

A chaque instant débouchent, par les issues de la plaine, de nouvelles recrues, la trogne rouge et la mine goguelue, et tous ces tronçons, peu à peu ralliés, finissent par former une burlesque armée qui, le signal donné, s'ébranle dans la direction du bouleau. Alors commence une suite de manœuvres complexes, prélude obligé à la grande cérémonie de l'enlèvement de la Vierge, mimée par un cavalcadour gothique, de pied en cap bardé comme les preux, ses ancêtres d'un jour. Le coup d'œil à ce moment est bien fait pour se graver dans la mémoire : échelonnées par brigades en la verdoyante campagne, les sociétés de toute nature qui, depuis un mois et plus, se sont préparées par des exercices préliminaires à ces Marches, ainsi qu'on est accoutumé de désigner ces belliqueuses performances en pays de Sambre-et-Meuse, étincellent de mille couleurs sous leurs friperies bigarrées, confondant ensemble la veste bleue et les bouffantes grègues marenge du zouave français, la sabretache et le dolman garni de fourrures du conquérant hussard de l'Empire, le collant plastron coururé d'or des horseguards, la blanche tunique à lisérés d'azur des cavaliers du kaiserlich, les sarraus plissés comme des fustanelles et les pyramidaux shakos à pompon de l'antique schuttery hollandaise, toute une inimaginable et désopilante dépouille de magasins d'accessoires que pique de place en place le fourmillement lumineux des aciers, des cuivres et des fer-blancs.

Telle s'offre au regard, à travers les nuages de fumée et de poussière qui volent en tourbillons jusqu'au ciel, cette pseudo-garde nationale de la Vierge de Walcourt, immense ramassis de tout ce que la contrée compte de riches tenanciers et de pauvres varlets de labour, les uns simples soldats portant l'humble épaulette de laine ou le passepoil de drap, les autres officiers de différents grades arborant le filigrane d'or et d'argent ou la massive graine d'épinards, tandis que çà et là, au trot d'un pesant limonier, se balance, ondule et reluit, parmi le chevauchement d'un état-major, le claqué plumassé d'un hobereau promu au commandement de généralissime. Aucune dérision ne se mêle

d'ailleurs à cette démonstration militaire qui, sous ses apparences carnavalesques, garde une discipline rigoureuse et une sorte de pieuse gravité. Dans l'intervalle des détonations parties des boîtes à feu et rythmant à temps régulier les décharges de mousqueterie, un silence recueilli règne parmi les rangs, pendant lequel on entend seulement le craquement sec des fusils qu'on arme, le cliquetis sourd des baguettes tassant la bourre au fond des canons, le pétardement isolé d'une capsule éclatant prématurément. Puis, tout de suite après, mousquetons, escopettes, canardières, carabines Lefauchaux, fusils de tout genre et de tout calibre, de

nouveau épaulés, éclatent, grondent, roulent, étouffant pour un instant la cacophonie bruyante des musiques. Ainsi se passe la matinée, et quand ce Waterloo, où, comme aux plaines brabançonnnes, figurèrent les uniformes de toutes les armées du monde, expire enfin faute de munitions, longtemps encore on voit dans les rouges crépuscules dont les réverbérations enflamment les faces vermillonnées par le genièvre, cavalcader ou pédestrement pèleriner par les routes les débris des poudreuses phalanges regagnant leurs foyers.

Et cette étonnante bamboche n'est pas circonscrite au seul territoire de Walcourt; à Gerpennes, en commé-



La foire aux chevaux à Fosses (voy. p. 352) — Dessin de A. Heins, d'après nature.

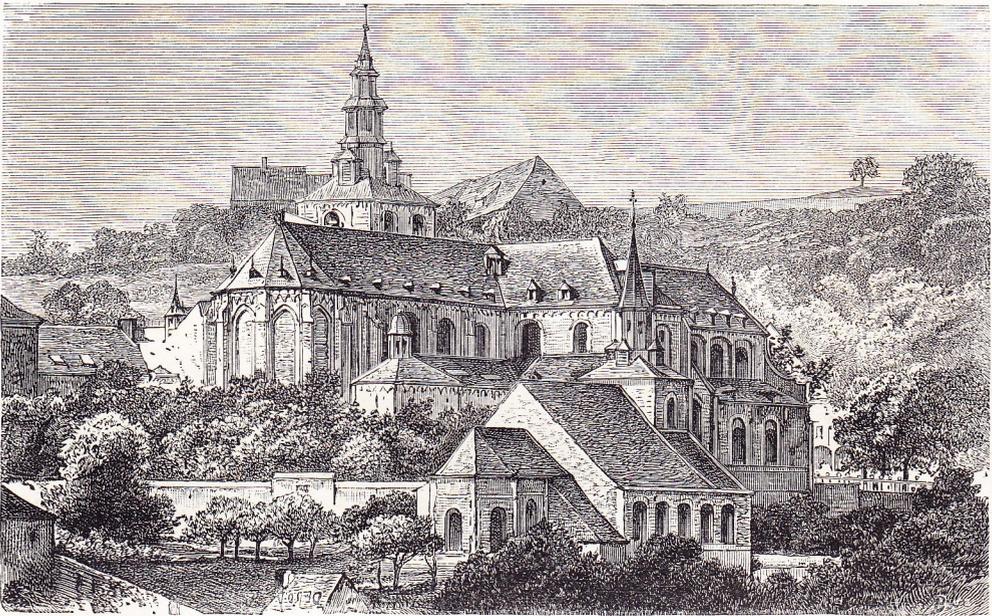
moration des malheurs de Rolande, laquelle se déroba aux souillures du mariage terrestre en allant mourir au bord d'une source, après avoir parcouru neuf villages, un semblable déploiement accompagne la promenade de la chasse de la sainte, processionnellement escortée à travers les hameaux qu'elle traversa elle-même avant d'expirer. Ailleurs, à Fosses, révéra à la ronde pour son saint Follien, et à Foy-Notre-Dame, non loin de Dinant, où, dit-on, un charpentier mit à nu d'un coup de hache une statue de la Vierge celée en un chêne, les milices ne s'équipent que tous les sept ans, mais avec un éclat qui, dans la première au moins de ces localités, dépasse quelquefois celui des grotesques pa-

rades de Walcourt. Certes, l'origine de ces singulières assemblées paraît difficile à conjecturer; peut-être perpétuent-elles seulement la coutume dégénérée de patrouiller pour la garde des trésors, jalousement conservés à l'ombre des sanctuaires, dans un temps où le pays était constamment visité par les bandes de robeurs dont les déprédations à main armée s'exerçaient, sans respect des choses divines, jusqu'au cœur des églises. Les volées de coups de fusil tirées en l'honneur de la Vierge seraient ainsi l'écho des lointaines et souvent meurtrières escarmouches que, toujours sur le qui-vive, les sombres paysans du quinzième siècle, ancêtres des dévots pacants du dix-neuvième, étaient obli-

gés d'engager contre les pandours de grand chemin.

De Walcourt à Fosses, il y a un bon bout de route ; mais les yeux sont si occupés des grandes lignes du paysage, qu'on oublie les fatigues du trajet dans cette contemplation du ciel et de la terre confondus aux fuites de l'horizon. Le grisollement de l'alouette dans les profonds espaces, le sifflement doux du vent dans les bruyères, le meuglement des bœufs errant à travers les pâturages, font un accompagnement berceur aux songeries de l'esprit occupé d'un nuage qui roule à la dérive au bleu de l'air, d'une étendue d'eau qui luisarne dans un pli de ces vastes landes, d'une rustique villanelle chantée à pleine gorge par le pitaud

qui, au bout du sentier, charrue avec sa paire de chevaux, et tout là-bas, du cliquetis de sonnailles qu'agite en dodelinant le bidet du messager dont la voiture, tendue d'une bâche grise, a l'air d'une carcasse de ballon roulant de proche en proche à ras du sol. Enfin, après avoir laissé sur la droite les bois du Prince et des Chanoines, les étangs de Bembois et les clochers de Mettet et de Saint-Gérard, gros villages endormis à l'ombre des vergers, dans une aise de bien-être, on voit se dérouler la grande rue de l'ancienne « bonne ville » de la principauté de Liège, avec son antique tour d'église édifiée par ce pieux saint Follien en mémoire de qui se consomment les glorieuses « marches »



Abbaye de Floreffe. — Dessin de A. Derooy, d'après une photographie.

septennales. De *l'illustre et insigne oppidum*, ainsi que Fosses est renseigné dans les chroniques, il ne reste plus qu'une tranquille agglomération qui, le jour de la foire aux chevaux seulement, s'anime du piaffement des bêtes, du pétardement des fouets et du bruit roulant de la faconde wallonne (voy. p. 351).

Bientôt les plateaux s'abaissent et une série de molles ondulations nous ramène à cette vallée de la Sambre où viennent expirer les rudesses de la contrée rocheuse. Devant nous, Floreffe s'étage sur les pentes d'un coteau que couronnent les bâtiments d'un séminaire ; là, saint Norbert, fondateur de l'ordre des Prémontrés, construisit au douzième siècle une abbaye ; et la blancheur crue des hautes façades se reflète dans les eaux moirées de la rivière dont le sinueux ruban à

chaque instant se dérobe aux tournants, parmi le feuillage gris des saules. A mesure que nous avancerons, nous verrons se multiplier sur l'une et l'autre rive les maisons de plaisance où le Namurois, amoureux de pêche et de canotage, transplante ses pénates pendant la saison d'été. Floriffoux, Flawinne, Salzinne, aux approches de la ville chantée par Boileau en de si détestables vers, sont comme des nids perdus dans les verdure ; et tout à coup la roche s'escarpe, ourlée à sa crête par les géométriques architectures de la citadelle. Nous sommes à Namur.

Camille LEMONNIER.

(La suite à la prochaine livraison.)